

## La parole des femmes ou des paroles de femmes?

Lucie Hotte et Linda Cardinal (sous la direction de), *La parole mémorielle des femmes*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2002, 200 pages

Marie LeBel

Number 116, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

LeBel, M. (2002). Review of [La parole des femmes ou des paroles de femmes? / Lucie Hotte et Linda Cardinal (sous la direction de), *La parole mémorielle des femmes*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2002, 200 pages]. *Liaison*, (116), 47–48.

# La parole des femmes ou des paroles de femmes?

Marie Lebel

L'écrivaine canadienne Margaret Atwood a déjà dit : «It's a myth that a woman has to suffer in order to write.» Et le mouvement et les recherches féministes ont, sans contredit, confirmé ce fait. Pourtant, l'ouvrage *La parole mémorielle des femmes*, publié aux Éditions du remue-ménage au printemps 2002, suggère à première vue tout le contraire. Par le titre d'abord, qui nous semble non représentatif et nous incite à penser que le sujet est *la* parole des femmes, quand ce qu'on présente, ce sont *des* paroles de femmes. Des femmes qui se sont retrouvées dans des situations pour le moins difficiles, particulières ou douloureuses, et cela, au-delà de «l'oppression systémique» patriarcale. Selon nous, le livre présente la façon dont des femmes ont pris la parole, pourquoi et comment les recherches féministes peuvent appréhender ces témoignages singuliers et pluriels. Voilà pour la nature et la portée de l'ouvrage. Nous invitons cependant le lecteur ou la lectrice à aller au-delà d'un livre qui s'annonce autrement que ce qu'il est et qui peut apparaître comme les actes d'un colloque passé inaperçu ou un assemblage de travaux d'étudiantes inscrites à un séminaire multidisciplinaire en études féministes.

En réalité, *La parole mémorielle des femmes* se lit avec plaisir, inquiétude, émotion, intérêt et, quelques fois, irritation. Rares sont les textes qui laisseront le lecteur ou la lectrice indifférents. Le recueil, parce qu'il s'agit d'un recueil, est inégal, mais il dérange. Il est échevelé, mais il décoiffe, émeut, éclaire. Il est misérabiliste par moments, mais ce qu'il dénonce est souvent très (trop et encore) vrai. Nous avons dès le départ souligné nos réserves quant aux situations particulières sur lesquelles se penchent les auteures

et qu'il est dangereux de généraliser. Cela dit, l'ensemble de l'ouvrage montre que «La transmission de la mémoire [des femmes] constitue [souvent] un geste *subversif*, qui suscite de nouvelles interrogations sur la place marginale accordée aux femmes dans le discours officiel [bien que ce postulat ne soit pas aussi définitif selon les onze collaboratrices], sur le corps comme lieu de la mémoire et sur le rôle de l'écriture dans le processus de remémoration» (p. 10).

La parole présentée est particulière dans ce qu'elle raconte, dans sa façon de se dire et aussi, comme le laisse deviner la multidisciplinarité des collaboratrices, dans les approches qu'elle exige pour être saisie, appréhendée, en tant que porteuse de mémoire.

Le recueil regroupe des textes, souvent adaptés d'exposés oraux, de chercheuses provenant autant des sciences sociales que de la littérature et du droit. Ces collaborations rejoignent l'objectif de montrer la diversité possible des pratiques qui peuvent donner forme à la mémoire des femmes; *lui donner sa place*.

Et, s'il y a une constante qui se dégage de l'ouvrage, malgré l'absence d'un véritable fil conducteur, ce serait cette nécessité de donner aux paroles et à la mémoire des femmes une place. Selon beaucoup d'auteures, les femmes écrivent pour exister. Elles écrivent pour transmettre un héritage existentiel, immatériel, tout autre mais aussi important que celui de la société patriarcale longtemps dominante. Dans un tel contexte, les femmes ont développé des



Lucie Hotte et Linda Cardinal (sous la direction de), *La parole mémorielle des femmes*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2002, 200 pages.



manières de dire et de prendre une place, dans leurs textes et dans leur corps. Elles ne se sont pas tues; on a plutôt négligé d'entendre ces voix particulières.

Je pense, notamment, à cette parole bouleversante de femmes incarcérées, que nous présente la criminologue Sylvie Frigon. L'auteure nous apprend que les études sur le corps permettent aux recherches féministes de dégager une meilleure compréhension des mécanismes patriarcaux de l'oppression des femmes et, par extension, d'envisager des outils d'intervention. Ainsi, dans son étude sur le corps des femmes incarcérées, le corps devient un moyen de résistance à l'oppression, à l'incarcération, à la souffrance. L'auteure contribue ainsi à révéler «des stratégies de résistance, de négociation et de subversion que développent les femmes dans leurs pratiques corporelles» (p. 56). Ici, les femmes sont présentées davantage comme des actrices sociales que comme des victimes.

Le texte suivant, de Rachel Sauvé, qui se penche sur les mémoires d'une baronne française du XVIII<sup>e</sup> siècle, est, bien que moins bouleversant, tout aussi instructif et stimulant. Ironiquement, la mémorialiste M<sup>me</sup> de Staal écrit aussi pendant une incarcé-

## Selon beaucoup d'auteures, les femmes écrivent pour exister.

tion. Elle se trouve à la Bastille, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'étude de Sauvé confirme que la fonction de l'écriture est vue d'une manière bien particulière par les femmes (sujet social marginalisé) et que l'écriture féminine elle-même a, par conséquent, des spécificités. Dans un premier temps, l'écriture peut permettre de «créer un espace autobiographique» (p. 100) dans lequel l'existence est dite, prouvée, confirmée. Dans un second temps, les écrits mémoriels peuvent témoigner de «l'oppression systémique des femmes». Sauvé souligne d'autre part qu'on a négligé de prendre en considération les particularités des textes de femmes et qu'ainsi ces textes ont été mésestimés, du moins comme documents historiques.

Les différents morceaux de cette courtepointe (elle-même une parole mémorielle de femmes) ne sont cependant pas tous aussi bien réussis. Les contributions, je le répète, sont inégales. Dans l'ensemble, les textes cherchent à «ouvrir la voie» et assurer la «transmission» de la mémoire des femmes. Une mémoire que les auteures sont allées chercher *en*

*dehors* des circuits traditionnels, *ailleurs* que dans le style des discours officiels : dans les silences des témoignages de la déportation (Sagarra), dans les avant-textes (LeBlanc), dans les thèmes (Sing) et même dans les dédicaces d'ouvrages écrits par des femmes (Boisclair).

La place marginale longtemps (et encore quelquefois) occupée par les femmes et les stratégies conscientes ou inconscientes qu'elles adoptent pour prendre la place, une place, leur place, par la parole, le geste ou l'écriture sont les thèmes majeurs traités par les auteures. D'autres thèmes s'ajoutent plus ou moins heureusement (le statut de minoritaire, l'exil, les luttes, etc.). Malgré tout, ce qui est particulièrement réussi dans ce projet, c'est l'invitation à la découverte de paroles de femmes qui rappellent, remémorent, disent. Ainsi, entre autres, les mémoires et les journaux intimes analysés nous apprennent pourquoi et comment les femmes écrivent. Pour les femmes, longtemps marginalisées, l'écriture leur permet d'abord de se dire à elles-mêmes, ce qui distingue encore la parole des femmes des discours dominants masculins qui se veulent publics et visent la publication. Le texte d'Isabelle Boisclair, sur la transmission de la mémoire dans des textes dédicacés, est, en ce sens, particulièrement éclairant.

Je déplorerais l'absence quasi généralisée de repères historiques et contextuels, la non-précision des limites que posent le matériau étudié ou les méthodes adoptées, le jargon souvent hermétique de certaines approches, les références académiques restreignant la compréhension à quelques initiés/es comme autant de facteurs qui affaiblissent le travail d'ensemble et donnent à *La parole mémorielle des femmes* l'allure d'un atelier où l'on nous présente ce qu'est le matériau, la ou les façons de le modeler, de le transformer, de l'utiliser. Le recueil apparaît donc d'abord comme une initiation, une invitation. Plutôt éclaté, l'ouvrage aurait gagné à avoir une conclusion ramassant les points de vue présentés.

Autrement, la plupart des argumentations et sujets présentés dans l'ouvrage sont menés avec rigueur et dévoilent des aspects indéniablement novateurs de la parole-mémoire des femmes et la potentialité du discours féminin et féministe pour la recherche. Les approches et les matériaux sont originaux et invitent à l'exploration. C'est donc le fil conducteur, ce qui tient en fait cette courtepointe de perspectives, d'angles de recherche et de matériaux différents, qui est fragile. Parce que pour le reste, l'ouvrage nous offre un éventail d'approches et des références théoriques et bibliographiques précieuses et éclairantes. L'ensemble demeure, du point de vue du fond et de la forme, invitant, stimulant et réjouissant. ●

Marie Lebel est professeur d'histoire à l'Université de Hearst.